

LE RETOUR

Le wagon bringuebale au gré des imperfections de la voie posée à même le sable. La locomotive ahane à la moindre ondulation d'un relief pourtant bien doux. Je me rappelle les automnes brumeux, le vol des palombes dans le ciel moutonneux et le grisant parfum des champignons qui envahissent les sous-bois d'arrière-saison. Je perçois déjà l'odeur entêtante de la résine. Je discerne le chant des huppés qui viennent nicher dans la forêt. Je distingue le chuintement du vent qui agite la cime des grands pins. Je devine le bruissement des laies suitées de leur première portée de printemps dans les coulées d'ajoncs, de bruyères et de fougères naissantes. Le geai va bientôt zébrer le ciel de l'éclat bleuté de ses ailes. Dans quelques semaines la forêt va répandre au vent une poussière qui va s'insinuer dans la moindre fissure et tout emmailloter avant qu'elle n'empreigne le sol en longs ruisseaux jaunes aux prochaines pluies.

A la halte du train, je vais enfin rejoindre ce quartier familial d'où je suis absent depuis trop longtemps et apercevoir l'airial qui a été, pendant vingt années, le théâtre de mon apprentissage du monde.

Le bourg, se dévoilera au détour du chemin, engourdi dans la tiédeur de ce printemps précoce et comme pétrifié depuis le jour de mon départ. Il est le témoin immuable des joies, des fêtes et des peines de ma communauté enfin retrouvée. Bientôt, résonnera le tintement du marteau du forgeron qui fabrique nos outils et retentira le son apaisant des cloches qui marquent Angélus et heures du jour. Je percevrai le chant des coqs, le gloussement des poules, le cancanement des canards et le bêlement des moutons qui pâturent au milieu du village. Tous ces menus tableaux dessinent la fresque de cette vie dont j'ai été si longuement privé.

Mila Diou ! Que le voyage a été long depuis l'enfer d'où je reviens !

Craonne ! Singulier nom qui résonne comme une éructation !

Craonne ! Sinistre terre sacrifiée à la fureur des hommes !

Là, se dressait une butte que l'on nommait Californie et dont j'ignorerais toujours qu'elle désigne une contrée lointaine gorgée de soleil, d'azur et de mer. Cette Californie-là, sous un ciel livide, était pleine de froidure, de neige et de pluie qui rendaient la démarche hasardeuse au fond des tranchées recouvertes d'une mélasse de terre, d'eau, de chairs et de sang.

« Adieu la vie, adieu l'amour, adieu les femmes. C'est bien fini, c'est pour toujours » chantait-on en catimini à l'écart des galonnés pour ne pas se faire épingler par le peloton. Les Prussiens nous accablaient de tant d'obus et de mitraille que point n'était besoin de risquer mourir sous les balles de nos camarades.

Le 5 mai 1917, à 9 heures, mus par l'inconscience qui transforme épuisement et détresse en bravoure, nous nous sommes rués à l'assaut de la butte. Nous avons enlevé la crête dans un élan héroïque dont seuls font preuve les hommes désespérés. Nous y sommes restés arc-boutés de toutes nos forces pendant deux jours au prix de la perte de plus d'un millier de compagnons d'infortune.

J'ai échappé au carnage, cette fois encore, abasourdi de me sentir toujours vivant, mais tourmenté de culpabilité en découvrant alentour tous ces corps saccagés et béants. J'éprouvais grande honte de ne savoir reconnaître aucun de mes camarades de souffrance dans ces pauvres dépouilles brutalisées par le fer et le feu.

La douleur et la désespérance de cette tragédie, celles des autres et les miennes tissaient une chape glacée sur mes épaules. La barbarie des hommes dont j'étais le témoin miraculé me laissait orphelin de l'humanité. Je n'avais plus la force de hurler ma révolte et mon désespoir devant la monstruosité de mes semblables et ma propre bestialité.

Depuis que j'arpentais ces contrées désolées au gré des montées au front et des repos bien trop courts à l'arrière, j'avais perdu l'enchantement de ma jeunesse, oublié tout ce qui faisait mon ordinaire. J'ai vieilli à l'instant où j'ai découvert, au détour d'un boyau, mon

premier cadavre de poilu, un inconnu de mon âge. J'ai croisé son regard vitreux qui semblait exprimer l'insondable douleur de ne plus pouvoir humer les parfums de la vie.

Moi, Célestin, fils de la Haute-Lande auquel un maître d'école est, obstinément, résolument et laborieusement, parvenu à apprendre à lire, écrire et compter.

Moi, Célestin que ma naissance vouait à être cultivateur-résinier.

Moi, Célestin, en un éclair, j'ai appréhendé la monstruosité pour laquelle je n'étais pas préparé mais qui s'imposait à moi au travers de cette guerre grotesque.

Alors, je me suis levé pour regarder le soleil qui venait enfin de déchirer les nuages. Je suis sorti du trou d'obus au fond duquel j'étais recroquevillé depuis des heures. Je me suis crânement dressé pour défier le monde.

Sur le quai, mère, père, frères et sœurs, parentèle et familiers, venus sur des chars bercés par le pas placide des mules, me feront cortège de leur amour. Les larmes vont ruisseler sur les joues, les gorges vont se serrer, les mains se nouer nerveusement. Tous auront revêtu leurs plus belles toilettes. Celles réservées aux occasions exceptionnelles. Ces habits qui les rendent si balourds et empruntés. Plus coutumiers qu'ils sont du fichu que du caraco, du béret que du melon, des galoches que des bottines. Il y aura aussi mon fidèle chien, lui qui m'accompagnait derrière les moutons dont j'avais la responsabilité, petit.

Et puis, viendra la fille du résinier voisin, la tendre Maylis aux yeux à la fois doux et graves. Nous ne nous étions jamais promis, mais depuis, qu'enfants, nous marchions ensemble, nous avons tant de fois arpenté la forêt, partagé tant d'amusements, échangé tant de rires, emmêlé si souvent nos regards, entrelacé si fréquemment nos doigts que nous avons la conviction, sans nous l'être jamais avoué, que nous cheminerions toujours côte à côte pour savourer le miel de la vie.

La machine siffle, crache et ralentit. Dans un instant, je vais rejoindre les miens, eux que je chéris et qui m'aiment en retour. Je vais goûter au repos et me laver de l'ignominie,

aidé par ceux qui, depuis la nuit des temps, ont su trouver en eux et dans la bonté et le calme de leur existence paisible, la force de rester debout, humains par dessus tout. Ils parviendront, avec leur sagesse et leur humilité, à absoudre pleinement toutes les horreurs et tous les crimes dont ils ne peuvent même pas, avec leurs âmes simples, concevoir la folie meurtrière.

Le convoi stoppe enfin. Quatre de mes amis d'enfance les plus chers montent dans le wagon à ma rencontre. Ils se saisissent des poignées du cercueil dans lequel je repose, me hissent sur le corbillard et déposent un bouquet de narcisses fraîchement cueillis par Maylis en gage de son tendre attachement. Je suis enfin apaisé de retrouver la terre de mes aïeux.

Escorté par ces gens à la mine trop grave, Maire et Curé en tête, je vais enfin trouver paix au sein de ma terre, à l'ombre d'un petit chêne, tourné vers le soleil levant que j'aimais tant voir naître chaque matin et qui m'a exposé au mitrailleur ennemi au bord de ce trou d'obus.

Sur la modeste pierre érigée à ma tête, une main appliquée aura gravé quelques lignes pour témoigner, à l'avenir, de mon passage en ce monde. Elle restera l'unique repère de mon éphémère existence, lorsque ceux qui m'ont connu seront tous allongés à mes côtés et que plus personne, de par le monde, ne souhaitera se souvenir de l'horrible carnage dont je fus acteur, modeste certes, mais supportant ma part des crimes commis au nom des nations.

Célestin DUCAMP

24 avril 1896 - 7 mai

1917

Mort pour la France

34^{ème} R.I.